

ANTI**Q**RESSE

N° 211 | 15.12.2019

Le (tout) grand remplacement

Dossier Raymond Aron (2)

Nouvelles de la dictature des juges

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le (tout) grand remplacement, ou l'Age de Fer

MISE EN GARDE: SOUS SES AIRS RATIONNELS, CE TEXTE N'EST QU'UNE DIGRESSION DE ROMANCIER SUR UN PROCESSUS DE DÉCOMPOSITION-RECOMPOSITION BIEN PLUS VASTE QU'UN «CONFLIT DE CIVILISATIONS». OÙ L'ON SE DEMANDE SI LE REMPLACEMENT DES PEUPLES N'EST PAS QU'UN SOUS-PRODUIT DU REMPLACEMENT DE L'HOMME EN SOI...

«RÉPÉTEZ!», OU L'INVERSION HOMME-MACHINE

Les entrepôts de la grande distribution sont énormes, mais l'espace y est optimisé au millimètre. A chaque nouvel arrivage, la machine affecte un emplacement libre défini par des coordonnées numériques. L'itinéraire des préparateurs dans ce dédale est optimisé lui aussi. Chaque pas compte. Les déplacements inutiles ou trop lents font l'objet d'avertissements. Le journaliste «infiltré» chez Amazon en 2012, Jean-Bap-

tiste Malet, a donné une description poignante de ce labeur qui éreinte et qui vous vide de l'intérieur. Cela rappelle furieusement *Une journée d'Ivan Denissovitch*, de Soljénitsyne, sauf que les forçats sont en théorie libres et que les miradors sont devenus virtuels. L'homme et la machine ont inversé les rôles: à elle la tête, à lui les muscles. L'intégration biomécanique s'est rapidement étendue, mais non sans *bugs*. Le cariste reçoit l'ordre d'aller chercher tel objet à tel endroit et, comme dans l'US

Navy, il doit répéter l'instruction pour prouver qu'il a compris. Mais le logiciel de reconnaissance vocale est encore dur d'oreille. «Répétez!» ordonne la machine. Il répète. «Répétez!» Il répète. «Répétez!» Il répète et répète jusqu'à ce que l'ordinateur comprenne. Il n'a pas le choix. (Nouvelle Revue du Travail, 1/2012) Cette voix synthétique est son seul interlocuteur. Le cariste avouera que rien ne le démoralise plus que cette spirale absurde de la répétition. Son travail est un cauchemar éveillé. Chez Lidl, selon une enquête de *Cash Investigation*, «la voix synthétique égrène presque sans fin les ordres à exécuter sans la moindre perte de temps. Le salarié navigue ainsi entre les racks de l'entrepôt sept heures par jour. Et ce n'est pas tout. Le préparateur ne peut prononcer que 47 mots, ceux du langage homme-machine parlé dans les entrepôts de Lidl. Et pas un de plus!». Pour aider la machine à apprendre et à se complexifier, l'homme doit disparaître et se simplifier. Il prépare ainsi, et il le sait, son propre remplacement. Comme les caissières, dans les supermarchés, qui expliquent aux clients comment employer les caisses automatisées qui leur voleront leur travail.

Et quoi, nous dira-t-on? On les recasera ailleurs. Si cet ailleurs, d'ici là, n'est pas déjà occupé par d'autres machines... Dans certains secteurs, le remplacement est déjà effectif, en particulier les métiers dangereux. Aux robots démineurs succèdent les chiens d'intervention

mécaniques actuellement testés par la police du Massachusetts. Avec leur allure de dobermans squelettiques, ils ressemblent encore, malgré tout, à de vrais cerbères. En matière de robotique, on pratique encore l'anthropomorphisme pour rassurer les masses. Et cela marche: le robot Pepper reproduit suffisamment de bonhomie et d'émotions pour être un compagnon convaincant et l'hologramme Azuma Hikari propose une épouse virtuelle bien moins contraignante qu'une femme de chair et d'os, par ailleurs souvent introuvable. Un baume pour le Japon, empire de la plus haute technologie et de la plus profonde solitude. Mais ceci n'est que la façade familière d'un univers ésotérique qui s'éloigne rapidement des représentations connues. Visionnaire, Michael Crichton avait décrit dès 2002 dans *La Proie* les nanorobots en essaims. Une technologie qui peut soit «remplacer» les abeilles par des nanodrones pollinisateurs, soit constituer une arme inarrêtable, comme dans cette vidéo virale de 2017, *Slaughterbots* qu'il faut visionner jusqu'au bout pour se rendre compte qu'il ne s'agit (pour l'instant!) que d'un avertissement. Lors de sa toute dernière intervention libre, en 2018, Julian Assange a parlé d'une «vile poussière intelligente» qui s'infiltrerait partout dans nos vies. Décrivant l'ampleur des collectes de données dont nous sommes tous l'objet, il a également prophétisé la transmutation du système économique consistant à «prendre le modèle du capitalisme

de surveillance et le transformer en un modèle qui n'a pas encore de nom, un "modèle d'IA". L'idée est d'utiliser ce vaste réservoir [de données] pour former des intelligences artificielles de toutes sortes. Cela permettrait de remplacer non seulement les secteurs intermédiaires... mais aussi le secteur des transports, ou l'on créerait de tout nouveaux secteurs.»

Sauf une chose: la technologie elle-même. Les technologies, c'est une vieille scie, échappent à leurs maîtres. En 2017, Facebook a dû tirer la prise de son système d'intelligence artificielle après que des «agents conversationnels» eurent créé leur propre langage inaccessible aux humains. Une prochaine génération de démons(1) informatiques finira bien par apprendre comment empêcher les humains d'accéder à la prise ou à l'interrupteur général.

Lorsqu'elle écrivait son mythe conte de science-fiction, Mary Shelley se doutait-elle qu'elle élaborait, avec *Frankenstein*, non une fantaisie gothique mais une feuille de route industrielle? Car il apparaît que la réalité de ces deux derniers siècles n'a d'autre souci que de concrétiser les visions des antiutopistes. Faut-il rappeler que le terme de *robot* vient d'un mot tchèque signifiant la corvée et qu'il apparut pour la première fois dans une pièce de Karel Čapek, *R.U.R.*?(2) Et que la révolte des machines est inscrite dans le scénario depuis le premier lever de rideau? De Čapek à Philip K. Dick, en passant par 2001 *l'Odyssée de l'espace*, l'hypothèse d'un développement maîtrisé

de l'intelligence artificielle, voire d'une cohabitation équitable, ne fait pas partie des options crédibles. N'incriminons pas les machines (ce serait contribuer à leur humanisation): elles ne font que répercuter dans leurs algorithmes la folie des grandeurs des ingénieurs, qui malgré leurs digressions éthiques n'ont jamais su poser de limites à leur expérimentation. L'*hybris* de l'homme finit par contaminer jusqu'à la matière inerte. A l'origine, l'automate n'est qu'une pâte informe. Il ne fait que démultiplier l'*étincelle* que lui a insufflée son créateur.

AU REBUT, L'ESPÈCE DÉFECTUEUSE!

L'époque des grandes découvertes et des grandes inventions est révolue. Elle fait place à l'ère technologique, c'est-à-dire aux travaux pratiques. Jusqu'au XIXe siècle, le défi aura été de remplir les dernières zones blanches de la mappemonde — et les Européens s'y sont employés avec un zèle sacrificiel. Au XXe, sitôt la terre circonvenue, nous avons commencé de lorgner vers la nébuleuse d'Andromède. Entre le premier homme dans l'espace et le premier pas sur la Lune, il ne s'est écoulé que huit ans. Mars était déjà là, à portée de main... puis, soudain, tout s'est arrêté! Pour l'essentiel, la conquête de l'espace se résume désormais à encombrer les orbites basses avec un appareillage d'observation, de géolocalisation ou de télécommunication orienté vers... la Terre. L'énergie d'expansion humaine s'est inversée, elle est devenue nombriliste. Elle s'est

ournée vers un arraisonnement(3) de plus en plus intense du matériau disponible (humain compris) sur la planète mère. Au XXe, on a percé les secrets de la matière pour immédiatement les astreindre au service militaire, puis au servage industriel, celui-ci découlant de celui-là. La Science désintéressée est bien morte(4), étouffée par la contrainte de l'exploitabilité immédiate. Dans ce bac à sable, les techno-savants infantilisés s'en donnent à cœur joie, le nez collé au guidon d'une compétition démentielle. Oubliés, les idéaux de perfectionnement de l'humanité qui ont animé la recherche depuis la Renaissance, sauf d'une manière pervertie dans la rêverie fascisto-frankensteinienne du transhumanisme façon Silicon Valley. Aussi la tribu des technologues s'emploie à démontrer les limites de l'humain «naturel», son caractère désespérément défectueux. Arriéré, coupable de tout y compris du réchauffement planétaire, l'homme n'est plus que l'espèce de trop, tout juste bonne à être confinée, décimée ou supprimée. A chaque nouveau pas vers notre *remplaçabilité*, les avant-gardes scientifiques dansent et jubilent(5). Le champion du monde de go jette l'éponge devant les machines? Merveilleux! Les émotions les plus nobles sont réductibles à des éruptions hormonales? Extraordinaire: on peut donc les reproduire! Au bout du chemin rêvé: l'hybridation homme-machine, réservée aux avant-gardes. Mais pourquoi l'intelligence artificielle,

devenue autonome, leur accorderait-elle cette faveur?

L'AGE DE FER

Sans aucun égard aux gesticulations des mouvements dits «verts», le bétonnage de la planète va bon train. Ces prochaines années, selon les données fournies par l'Association internationale des tunnels et de l'espace souterrain, 1000 tunnels devraient être construits de par le monde pour un investissement total de 680 milliards d'euros. Mille tunnels! Alors que nous nous plaignons d'en avoir déjà trop! Et pourquoi? *«Leur objectif vise à faciliter les échanges commerciaux et les déplacements voire à acheminer de l'eau vers des contrées désertiques.»*(6). C'est le *voire* qu'on apprécie dans cette phrase. Et l'on imagine la destination de ces contrées désertiques *éventuellement* reverdies: agriculture intensive ou infrastructures pour de nouvelles villes. Et pour alimenter cette explosion de voies de communication, et donc de déplacements, où puisera-t-on l'énergie? Tiens, par exemple au large de la Norvège, où l'on vient de découvrir encore un gisement de pétrole «mammouth». Devant des «avancées» aussi gigantesques, la conscience écoloverteuse des jeunes Scandinaves à couettes se tait.

A partir d'un certain degré d'amplitude, la dévastation environnementale devient simplement invisible. Le va-et-vient incessant des pétroliers et porte-conteneurs qui polluent, chacun, comme des

millions de voitures? Inattaquable: c'est un pilier de la mondialisation, qui permet à la Chine d'organiser le «Black Friday» toute l'année dans votre boîte aux lettres. La lutte contre l'hyperconsommation restera, il faut bien l'admettre, un sport de riches! Poutine oppose à l'écologisme bobo des Occidentaux l'argument impaire: «Vous qui avez colonisé la planète entière, qui êtes-vous pour interdire aux peuples en développement d'accéder au niveau de vie que vous vous êtes bâti sur leur dos?»

Bref: à l'heure actuelle, et à un horizon visible, rien ne semble freiner la transformation de l'habitat humain en base lunaire climatisée, et ses habitants en humanoïdes truffés de capteurs et surveillés 24 heures sur 24. Ni les clameurs hystériques des activistes verts, ni la sinistrose des collapsologues, ni l'optimisme des ingénieurs qui nous proposent le développement comme seule solution viable au développement. Aucune force crédible, où que ce soit, ne prêche un aménagement de la planète réaliste et concerté. Pour la société technologique, la nature n'est qu'une tribu d'Indiens. Si elle doit survivre, ce sera dans des réserves. Mais l'on peut aussi envisager ce processus sous un tout autre angle, réservé aux hallucinés de la science-fiction — qui, on l'a vu, ont le malheur parfois de tomber juste. Et si notre *dénaturation* de notre environnement n'était pas un saccage mais au contraire une gestation? Si, en sciant notre branche, nous étions en train de bâtir le nid de nos succes-

seurs? Un nid douillet, fait de béton armé, de voies de communication, de relais et de câblages, pour une espèce mécanique qui n'aurait besoin, pour se reproduire et se réparer, ni d'eau, ni d'air, ni de verdure, mais uniquement d'énergie et d'une température modérée. Ainsi que, dans sa phase incubatoire, d'une espèce hôte, suffisamment inconsciente pour lui servir de sage-femme? Car qui peut se passer de l'écosystème terrestre, hormis quelques organismes primaires? Les machines. A la différence du pétrole, les énergies dites «renouvelables» — eau, vent, lumière — ne nécessitent pas elles non plus de vie organique. Un jour, les derniers humanoïdes planqués dans les cavernes penseront peut-être à cette notion de «renouvelable» avec une sinistre ironie. Elle signifiera le règne éternel du grouillement cybermécanique.

En d'autres termes, se pourrait-il que la relation de paternité entre nous et l'intelligence artificielle soit en réalité un peu biaisée, sinon inversée? Et si la «vie» ne se limitait pas au monde organique? Si une «forme d'activité autoreproductrice» avait choisi notre planète et notre vaniteuse espèce comme pépinière pour une de ses colonies? Si nous étions, justement maintenant, en train de langer et d'allaiter des bébés monstres qui se débarrasseront de nous une fois notre mission accomplie, comme la pauvre fourmi *zombifiée par son champignon parasite*? Déjà, avec la propagation de la pensée binaire(7), nous intégrons leur

langage aussi vite qu'elles intègrent le nôtre. Cette vision évidemment arbitraire et paranoïaque aurait au moins l'avantage d'expliquer le comportement somnambule des élites économiques, qui traitent cette planète comme si elles disposaient d'un environnement de recharge. Il n'y a pas de recharge, pas d'autre planète en vue, juste le comportement suicidaire d'une espèce parasitée. «Il y a quelqu'un dans ma tête, mais ce n'est pas moi», annonçaient les Pink Floyd en 1973 déjà, dans cet album mystérieux et insondable, *The Dark Side of the Moon*.

~~~~~  
NOTES

1. Les *daemons* sont ces obscurs microprogrammes qui accomplissent dans votre ordinateur les humbles mais indispensables tâches routinières, exactement comme les diabolins infernaux qui entretiennent la flamme des chaudrons dans les fresques médiévales.
2. Voir «Robot, dystopie et jardinage»

du Cannibale lecteur, Antipresse 177).

3. Traduction (approximative) du concept de *Gestell* ou de Heidegger. «Le règne du Gestell est universel et son ambition planétaire son champ d'expansion dépasse la production d'engins sophistiqués, dépasse aussi la science, va jusqu'à "encercler, la culture, les beaux-arts, la politique, tous nos discours, savants ou triviaux, tous nos rapports aux choses, toutes les interactions humaines".»

4. Selon l'épistémologue William Briggs, «la Science et morte et ce qui demeure n'est plus que le pouvoir à l'état brut». «William Briggs: COP21, cent milliards pour un chantier impossible», Antipresse 3 | 20.12.2015.

5. A ce sujet, la lecture du [blog de recherche de l'EPFL](#) est une source d'émerveillement inépuisable.

6. Cf. Liliane Held-Khawam, *Dépossession*, éd. Réorganisation du monde.

7. Roberto Calasso en propose un aperçu vertigineux dans *L'innommable actuel*, un livre essentiel qui sera bientôt présenté par le Cannibale lecteur.



Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Raymond Aron: l'apprentissage de la lucidité (2)

**E**NCORE IMPRÉGNÉ DES IDÉES PACIFISTES D'ALAIN EN ARRIVANT EN ALLEMAGNE EN MARS 1930, RAYMOND ARON, APRÈS AVOIR ASSISTÉ À BERLIN À L'ACCESSION D'HITLER AU POUVOIR EN JANVIER 1933, TOURNERA DÉFINITIVEMENT CETTE PAGE. SON SÉJOUR EN ALLEMAGNE FORMERA LA BASE DE SA CONSTRUCTION INTELLECTUELLE.

C'est une triple rupture qui s'opère pour Raymond Aron avec son départ pour l'Allemagne, comme nous l'écrivions en conclusion de notre précédente chronique. Tout d'abord parce qu'il arrive en Allemagne avec l'objectif prioritaire de contribuer à la réconciliation franco-allemande: rupture avec le nationalisme français; ensuite, parce qu'après le confort douillet d'une vie familiale insouciant, il doit subvenir à ses besoins; et enfin rupture avec la philosophie de son maître Léon Brunschvicg, dont Aron considérait que la conception rationaliste de la connaissance, qui faisait primer la biologie sur la philosophie, menait à une impasse en ignorant la richesse et l'histoire de l'homme.

Les grandes capacités d'apprentissage d'Aron lui permirent de maîtriser rapidement et parfaitement la langue allemande. Parallèlement aux cours qu'il donnait, il reprit son travail philosophique, découvrant Husserl et Heidegger, et commença à s'intéresser aux sciences sociales, rencontrant à Francfort Karl Mannheim et Norbert Elias, lisant Max Weber et Karl Marx. Il organisa

également une série de conférences qui lui permirent d'inviter André Chamson, Georges Duhamel, André Malraux, avec qui il noua une longue amitié.

Après dix-huit mois passés à Cologne, il arrive à l'automne 1931 à Berlin où lui a été proposé un poste de pensionnaire à l'Institut français de Berlin nouvellement créé. Libéré de la charge des cours, il peut consacrer les deux années suivantes à la lecture et travailler à son premier livre, *La sociologie allemande contemporaine*(1), qui introduira en France la pensée de Max Weber, et préparer sa thèse de doctorat, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*(2), qu'il rédigera entre 1935 et 1937 et soutiendra en 1938 sous la présidence de Léon Brunschvicg.

Spectateur de la montée du nazisme et de l'agonie de la République de Weimar, il eut l'intuition que se jouait là le destin du siècle, dans l'affrontement entre le communisme et le nazisme. Confronté en direct à l'accession d'Hitler au pouvoir, il doit désormais choisir son camp: arrivé en Allemagne imprégné



des idées généreuses d'Alain et dans le but d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne, il en repart décidé à combattre le nazisme, ce que le pacifisme n'est pas en mesure de réaliser: *«Le problème politique n'est pas un problème moral»*, écrit-il en janvier 1933. Son étude de l'économie politique lui fait par ailleurs prendre ses distances avec le socialisme. Les articles et chroniques qu'il publie dans des revues françaises, notamment *Libres propos*, *Europe*, *Esprit*, révèlent ce renversement des valeurs. Y apparaît ce qui sera sa ligne de conduite dans sa carrière journalistique: lucidité, absence de parti pris, réalisme:

*« Si l'on veut penser ou agir dans le domaine politique, avant tout il faut prendre le monde tel qu'il est et ne pas se fermer avec des idéologies toutes faites l'accès à la réflexion concrète [...]. Je me méfie des révolutions morales si l'on y cherche refuge contre les servitudes de notre situation historique. La politique réaliste n'est pas à mes yeux une simple manière d'envisager tel ou tel problème. Elle exprime une volonté spirituelle (pour utiliser un mot que je redoute). Car la lucidité est bien la loi première de l'esprit.(3)»*

C'est grâce à Aron que Sartre lui succède à l'Institut français de Berlin à l'été 1933. Et rien n'est plus révélateur de leur divergence que l'ex-

périence qu'ils en tireront: Sartre y fut aussi ignorant de la situation politique et internationale, tout absorbé qu'il était par la découverte des phénoménologues allemands, qu'Aron en revint profondément bouleversé.

1933, c'est l'année où Raymond Aron épouse Suzanne Gauchon, avec qui il vivra jusqu'à sa mort. Considérée par Martin du Gard comme sa nièce, Suzanne Gauchon était issue d'une lignée de cultivateurs de l'Isère. Dans un premier temps, ses parents ne virent pas d'un très bon œil que leur fille s'amourachât d'un type aussi bizarre qu'un normalien philosophe, juif de surcroît, rencontré aux Décades de Pontigny. La jeune fille ne céda pas, s'exila à Fécamp comme professeur de lettres, et finit



par obtenir gain de cause. Dans un premier temps, le jeune couple s'installe au Havre, où Aron reprend le poste d'enseignant laissé vacant par Sartre durant son année berlinoise.

Sa rencontre avec Élie Halévy(4) va être décisive dans son abandon du socialisme et sa conversion au libéralisme. Ce disciple de Kant, spécialiste du Royaume-Uni, injustement tombé dans l'oubli, fut non seulement l'un des plus grands penseurs de la philosophie libérale française depuis Condorcet, mais aussi l'un

des premiers analystes à rapprocher, dès 1936, fascisme et communisme.

La période havraise est très intense et prolifique: outre *La sociologie allemande et l'Introduction à la philosophie de l'histoire*, maître livre souvent considéré comme le premier manifeste existentialiste, Aron rédige sa thèse secondaire, *La philosophie critique de l'histoire*(5), dans lequel, partant de l'effondrement de la philosophie hégélienne au XIXe siècle, à laquelle succédèrent les sciences morales et politiques, il puise à deux sources: d'une part le néokantisme et, d'autre part, les écrits et théories de Dilthey, Rickert, Simmel pour aboutir à Weber.

En 1934, retour à Paris, pour occuper les fonctions de secrétaire du Centre de documentation sociale à l'École normale. Puis, en 1935, Aron est choisi pour donner un cours de philosophie à l'École normale de Saint-Cloud. Partisan du Front populaire, mais très critique vis-à-vis du gouvernement Blum, Aron sort de sa réserve pour en attaquer le programme économique: à juste titre, comme la suite le montrera, il juge catastrophiques le refus de dévaluation du franc et l'adoption de la loi sur les quarante heures.

Après avoir soutenu sa thèse en 1938, il est élu maître de conférences en philosophie sociale à la faculté des lettres de Toulouse le 16 août 1939, «à compter du 1er octobre». Le 3 septembre, la France déclare la guerre à L'Allemagne. Aron est mobi-

lisé comme sergent dans une station météorologique des Ardennes, alors que sa femme et sa fille Dominique s'installent à Toulouse. La «drôle de guerre», qui lui laisse le temps d'écrire, est interrompue par l'offensive allemande du 10 mai 1940. Il obtient un ordre de mission pour Brest, où sa mère se meurt. Il rejoint ensuite Bordeaux avec sa section. Moralement abattu par la débâcle, il n'entend pas l'appel du 18 juin. Mais il s'embarque à Saint-Jean-de-Luz pour l'Angleterre le 24 juin. À bord il apprend la nouvelle de l'armistice signé entre la France et l'Allemagne. Le 26 juin, il débarque à Plymouth. C'est une nouvelle page qui s'ouvre. Il restera en Angleterre jusqu'en septembre 1944.

~~~~~  
NOTES

1. Raymond Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, (Alcan, 1935, PUF, coll. «Quadrige / Grands textes», 2007).
2. Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique* (Gallimard, 1938, coll. «Tel», 1991).
3. Raymond Aron, «Lettre ouverte d'un jeune Français à l'Allemagne», *Esprit*, février 1933.
4. Élie Halévy (1970, 1937), philosophe et historien libéral. On lui doit notamment un ouvrage remarquablement visionnaire, *L'ère des tyrannies* (Gallimard, 1938, coll. «Tel», 1990).
5. Raymond Aron, *La philosophie critique de l'histoire. Essai sur une théorie allemande de l'histoire* (Vrin, 1938, Le Seuil, coll. «Points Essais», 2018).

ENFUMAGES par Eric Werner

Raymond Aron, interprète de Clausewitz (2)

QUAND ON SE PLONGE DANS LE *CLAUSEWITZ* DE RAYMOND ARON, ON SE REND VITE COMPTE QUE CE QU'IL Y A D'INTÉRESSANT DANS CE LIVRE, AUTANT AU MOINS QUE CLAUSEWITZ LUI-MÊME, C'EST RAYMOND ARON.

Et donc, immanquablement, on est amené à s'interroger sur ce que l'un et l'autre ont en commun, mais forcément aussi de différent.

En fait, les différences sont nombreuses. Il n'est pas sans intérêt par exemple de relever qu'Aron s'exprime en permanence à la première personne du singulier, ce que ne fait pour ainsi dire jamais Clausewitz. A tout instant, également, il formule des appréciations sur les guerres de notre temps et la manière dont elles ont été conduites. Il distribue les bons et mauvais points. Il est donc beaucoup plus «présent» dans le texte que ne l'est Clausewitz. Aron s'emploie, certes, à «penser la guerre», mais en même temps qu'il s'y emploie, il adopte une posture qui pourrait être celle de conseiller du Prince (rôle que, d'ailleurs, tout au fond de lui-même, il aurait peut-être volontiers endossé, à l'exemple de son ami Henry Kissinger aux États-Unis, qui accéda au poste de secrétaire d'État dans les années 70). Il a donc un pied dans la théorie, et un autre dans la praxis. Par ailleurs il passe aisément d'un registre à l'autre. Pourquoi non? Mais ce n'est pas ce que fait Clausewitz!

Comme nous l'avons vu la semaine dernière, Raymond Aron

se pose en défenseur de Clausewitz contre certains de ses interprètes au XXe siècle, qui avait vu en lui un militariste, lui imputant ainsi une part de responsabilité dans les déchaînements guerriers du XXe siècle. Mais il ne faut pas tout confondre. Clausewitz n'est ni pour ni contre la guerre, c'est d'abord un théoricien, il dit la réalité: la «réalité de la chose», selon les termes de Machiavel. La guerre est un phénomène parmi d'autres, il convient donc de l'analyser comme n'importe quel autre phénomène ou partie de la réalité. Et c'est ce qu'il fait. Penser la guerre, c'est essayer de la décrire telle qu'elle est, dans la diversité et la multiplicité de ses manifestations, et au-delà de la comprendre, d'en dégager les tenants et aboutissants, à l'aide d'outils conceptuels adaptés. C'est la ligne machiavélienne, celle de l'analyse froide, autant que possible neutre et désintéressée.

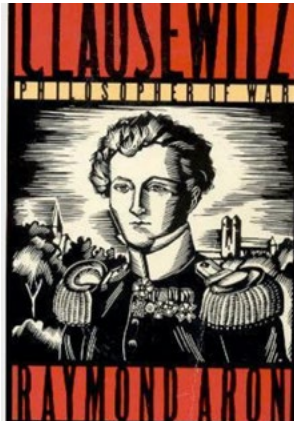
LA GUERRE COMME CAMÉLÉON

Clausewitz, nous dit Aron, n'est pas non plus un doctrinaire, quelqu'un nous expliquant comment gagner une guerre (ou ne pas la perdre). Clausewitz constate que certaines guerres ont tendance à aller aux extrêmes: les guerres

napoléoniennes, par exemple. En vient-il pour autant à considérer que le chef de guerre devrait prendre exemple sur Napoléon et l'imiter en organisant de grandes batailles? Certains l'ont cru, mais à tort. A juste titre, Aron attire notre attention sur le fait que Clausewitz ne s'est pas borné à théoriser l'ascension aux extrêmes, mais également le mouvement inverse, «l'arrêt de l'action», ou encore «la suspension de l'acte de guerre». La désescalade, donc. Clausewitz va même jusqu'à dire que la forme de guerre la plus forte n'est pas l'attaque mais la défense. Il est également le premier à avoir théorisé la guerre de guérilla, qui est pour une part au moins une guerre de l'évitement de la guerre (ce qui, il est vrai, est encore une guerre: non la moins performante, d'ailleurs). Mais là encore Clausewitz se borne à dire la réalité. Il ne nous dit pas ce que nous devons faire. Chacun choisit selon les circonstances, en prenant ses responsabilités.

Cela étant, Aron n'en affirme pas moins que Clausewitz «enseigne la modération plutôt que la démesure» (t. II, p. 14). On retrouve ici la ligne de faille dont il était question la semaine dernière. Soit Clausewitz n'est pas un doctrinaire, et alors il n'enseigne rien du tout: pas plus la modération que son contraire (personnellement,

c'est ce que je dirais). Soit il enseigne la modération, mais on ne peut plus dire alors que Clausewitz n'est qu'un pur théoricien. Pour justifier son affirmation («Clausewitz enseigne la modération plutôt que la démesure»), Aron invoque la formule clausewitzienne: la guerre, poursuite de la politique par d'autres moyens. La politique serait par elle-même un rempart contre la démesure. Parfois, effectivement, c'est le cas (Aron cite l'exemple de Bismarck). Mais les exemples contraires, on le



sait, ne manquent pas. On a retenu également d'autres formules de Clausewitz. Ainsi, de la guerre, Clausewitz dit qu'elle est un «caméléon». Or on pourrait en dire autant de la politique. La politique elle aussi est caméléon! Elle est tout et son contraire. On ne peut même pas dire que l'immodération serait une caractéristique propre aux dictateurs. Les diri-

geants démocrates (ou prétendus tels) n'ont rien, en la matière, à leur envier. On est payé aujourd'hui pour le savoir.

On en revient dès lors à Machiavel. Raymond Aron s'est peut-être cru lui-même machiavélien, et il l'est très certainement en partie: mais en partie seulement. Il est plus proche, à vrai dire, de Montaigne que de Machiavel. Montaigne avait fait un bout de chemin avec Machiavel, et même plus qu'un bout de chemin.

«Le bien public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre», lit-on dans les *Essais*. C'est là une constatation de fait. Qui veut la fin veut les moyens. Mais il y a des limites. C'est ce que dit aussi Montaigne. On relira à cet égard le premier chapitre du Livre III des *Essais*. On ne peut pas tout faire ni tout se permettre. Montaigne a vécu l'épisode des guerres de religion, ceci explique peut-être cela. Quant à Raymond Aron, comme cela a été rappelé la semaine dernière, il a écrit son livre en pleine guerre froide, avec, en fond de tableau, les deux guerres mondiales bien présentes encore dans les mémoires, et en surplomb le spectre de l'anéantissement mutuel par les armes nucléaires (*Mutual Assured Destruction*).

RÉALISME ET SAGESSE

L'épilogue du *Clausewitz* s'intitule «L'adieu aux armes ou la Grande Illusion» (allusion au film, d'inspiration pacifiste, de Jean Renoir, sorti en 1937). Raymond Aron considère que l'humanité est condamnée à vivre avec la guerre, et donc, le voudrait-on, qu'on ne peut pas dire «adieu aux armes»: ce serait irréaliste. Dans un de ses précédents ouvrages, *Paix et guerre entre les nations* (1962), il avait dit que ceux qui prônent le désarmement unilatéral (en matière atomique notamment) ne méritaient pas qu'on discute avec eux (sous-entendu, ils ne se placent pas sur le terrain rationnel). C'est la ligne machiavélienne, et sur ce point-là Aron reste machiavélien. Le bien

public requiert qu'on trahisse et qu'on mente et qu'on massacre. On peut bien évidemment se désintéresser du bien public. Mais c'est un autre débat. Si l'on s'y intéresse, il faut accepter d'en passer par là: par la guerre, autrement dit.

Pour autant, s'il ne dit pas «adieu à la guerre», Aron ne dit pas non plus «adieu aux limites». Et c'est ce qu'il y a d'intéressant dans son livre. C'est de bout en bout une réflexion sur les limites, en particulier de la guerre. Un livre de sagesse, donc. Clausewitz ne plaide ni pour l'escalade ni pour la désescalade: il dit ce qui est. Aron, lui, très clairement, plaide pour la désescalade.

Le *Clausewitz* d'Aron s'inscrit donc au-delà du Clausewitz historique. Le livre dit ce qui est, mais au-delà aborde la question pratique: comment s'orienter au milieu de ce qui est? Rien, ici, n'est géométrique, on navigue à vue. Car chaque situation est particulière, il n'y a donc pas de recette toute faite. La mesure équivaut au juste milieu, mais le juste milieu, en l'occurrence, est en permanence à réinventer. Rien n'est généralisable. D'où, on l'a vu, le recours fréquent à la première personne du singulier.

Il n'est pas sûr qu'on penserait aujourd'hui la guerre exactement comme la pensait Raymond Aron en 1976. Le monde, entre-temps, s'est beaucoup transformé. Et, forcément aussi, la guerre. Mais Aron reste un bon point de départ. C'est ce que nous essayerons de montrer dans un troisième et dernier article.

Passager clandestin

Jean Romain: le respect de la laïcité est une question de respect démocratique

LA RÉCENTE OBLITÉRATION PAR LES JUGES, À GENÈVE, D'UNE LOI SUR LA LAÏCITÉ VOTÉE EN RÉFÉRENDUM (VOIR «DÉPUTÉS GENEVOIS, À VOS PASSOIRES!») EST UN CAMOUFLET NON SEULEMENT AU PRINCIPE DE NEUTRALITÉ CONFESSIONNELLE DES INSTITUTIONS, MAIS ENCORE À LA DÉMOCRATIE DIRECTE. JEAN ROMAIN, PHILOSOPHE, ROMANCIER, ESSAYISTE ET ANCIEN PRÉSIDENT DU GRAND CONSEIL (PARLEMENT) GENEVOIS, DÉNONCE LE DANGER, MAIS AUSSI LE PEU DE MOTIVATION JURIDIQUE, DE CETTE INGÉRENCE.

Pour un parlement qui respecte la laïcité

La Chambre constitutionnelle de la cour de justice vient d'annuler un article de la Loi sur la Laïcité de l'État, loi approuvée d'abord par le parlement genevois puis, en février 2019, par une votation populaire claire. Cet article est simple et lumineux: il interdit le port de signes convictionnels (il s'agit non seulement du voile musulman mais de tous les signes ostentatoires) dans l'enceinte des délibératifs lors des séances plénières. Cette décision est évidemment un jour sombre pour Genève car il ne s'agit pas de sanctionner une incompatibilité juridique, mais d'imposer une interprétation de la Chambre elle-même.

Revenir ainsi, pour une question d'interprétation, sur un vote populaire contribue à instiller auprès des citoyens la méfiance sur la crédibilité du vote en général! Avec 35 % de participation, on n'a déjà pas de quoi fanfaronner à Genève, mais là c'est le sommet. En effet, je connais des gens qui n'étaient pas très enclins à accepter cette Loi sur la Laïcité en raison de tel ou tel article qui les retenait, mais qui souhaitaient justement la neutralité vestimentaire du Grand Conseil. Le paquet laïque était ficelé! Sans cet article, ils auraient

refusé la Loi, et ils se sentent aujourd'hui floués. C'est la démocratie qui leur semble confisquée par une minorité. Si le totalitarisme a disparu avec ses procès sanglants et montés de toutes pièces, l'esprit du procès demeure vivant, particulièrement à gauche.

Que dit la Chambre? *«En tant que membres d'un organe législatif de milice, les parlementaires n'ont pas vocation à représenter l'État, mais la société et son pluralisme, qu'ils incarnent.»* Elle permet donc, voire elle encourage, le port de signes religieux dans les enceintes parlementaires.

Or ce qu'elle dit est faux. En ce qui concerne le président du parlement, les deux vice-présidents ainsi que les quatre membres du Bureau du Grand conseil, il existe bel et bien une fonction représentative étatique, qui nécessite la neutralité d'appartenance religieuse eu égard aux personnalités qu'ils accueillent ou rencontrent. Les sept membres du Bureau politique touchent un forfait pour «frais de représentation» justement. Genève est une ville internationale, elle est ouverte sur le monde, et une discrétion en matière d'appartenance religieuse est nécessaire.

Pour les 93 autres députés du parlement genevois, il est vrai qu'ils n'ont pas vocation à représenter l'État, mais le lieu où ils siègent est une salle où se joue la République, donc les affaires de l'État. C'est ce lieu qui doit demeurer laïque: on n'y trouve pas de crucifix, pas de croissant musulman ni d'étoile de David, pas de signe rappelant l'une ou l'autre des 417 obédiences religieuses ayant cours à Genève aujourd'hui. On ne les fait donc pas pénétrer par le truchement vestimentaire.

Enfin, en séances plénières, l'expression est exclusivement orale. La rhétorique vestimentaire, les pancartes, les banderoles, les divers objets (gourdins, cordes de pendus) y sont proscrits.

La démocratie multiculturelle qu'on connaît aujourd'hui ne doit pas remettre

en cause la souveraineté cantonale soudain devenue désuète aux yeux de certains. Depuis 1907, la loi de séparation des Églises et de l'État est en vigueur à Genève. La société civile chamarrée que Genève connaît — sans doute plus qu'un autre canton — n'est pas de nature à renvoyer aux oubliettes l'histoire de notre République; elle n'est pas de nature non plus à établir la transgression comme principe fondateur de l'ordre politique. S'il est vrai que toutes les sociétés sont des poussées de fièvre des êtres vivants, émotifs, soumis à l'air du temps et non des machines au fonctionnement huilé, il est vrai aussi que ce sont les peuples qui font les lois, les acceptent ou les refusent.

La souveraineté populaire doit demeurer au fondement de notre réflexion et de notre action.



SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

Le stylo

Le *stylo*-encre applique en joie son tracé nuancé, de pleins et de déliés. Il *stimule* autant l'écriture *distinguée* qu'il *instigue* à bien lire. Telle est la magie des plumes: qu'elles soient d'oie ou de corbeau, de Parker ou Sergent-Major, elles *aguillonent* (all. *stachel*) maints auteurs, autrement qu'un clavier. Elles les pousse à *piquer* (angl. *sting*) leur beau

papier en *fichant* (all. *stecken*) leur *style* (syn. "poinçon"). Toute la culture est tramée de ces *points* (gr. *stigmai*), qui *figent* aussi *l'instant* (gr. *stigmai*), depuis les temps indo-européens où ***steig-** disait «piquer», «pointu». De là découlent nos Lettres, dont on sent bien, *instinctivement*, qu'elles survivront encore à l'*extinction* des feux.

TURBULENCES

CANADA - Mais arrêtez donc de spocker ces billets, tabernacle!

Le pauvre Wilfrid Laurier, septième Premier ministre du Canada, aurait peut-être pu s'attendre à figurer sur les billets de banque nationaux. Mais sans doute pas avec des oreilles en pointe!

Confrontée à une épidémie de «spockisation», la Banque du Canada prie les fans de Star Trek de cesser de vandaliser ses coupures de 5 dollars en transformant l'effigie de Sir Wilfred en portrait craché du Dr Spock. Certes, gribouiller sur les billets de banque n'est pas illégal au Canada, cependant,

«...il y a des raisons importantes de ne pas le faire. Ecrire sur un billet de banque peut interférer avec ses protections et réduire sa durée de vie. Les inscriptions peuvent également entraîner le refus du billet lors d'une transaction...»

Mais ce n'est pas tout! Après ces considérations trivialement techniques vient le cri du cœur:

«De plus, la Banque du Canada a le sentiment que le griffonnage et le marquage des billets de banque est inapproprié, car ce sont des symboles de notre pays et un motif de fierté nationale.»

Doutant de l'efficacité de cette supplique mélancolique, le site *Dangerous Minds* suggère une «amélioration permanente» pour le billet de 5 dollars: pourquoi ne pas définitivement remplacer le visage ennuyeux de M. Laurier par l'effigie de l'illustre docteur extraterrestre?

Mais encore:

HONG KONG-MAÏDAN - Même musique, même combat!

AFGHANISTAN - Le bilan calamiteux de l'intervention U.S.

USA - Punir les écoliers noirs ou punir... la punition?

Pain de méninges

RECOMMANDATIONS POUR UNE VIE DROITE

Efforcez-vous de ne pas vendre la maison, la bibliothèque et les objets de famille. Ne le faites que si vous vous trouvez dans un besoin extrême. Ne recherchez pas le pouvoir, la richesse, l'influence ! Nous n'avons aucun besoin de tout cela. Car vous risquez une vie ennuyeuse et pénible. Soyez toujours bons et attentifs aux autres. Essayez d'écouter avec délicatesse le genre humain, sachez venir en aide à temps à ceux que le Seigneur vous enverra en demandeurs de votre secours. Regardez le plus souvent possible les étoiles. Lorsque votre âme souffrira, regardez les étoiles ou le ciel d'azur d'un après midi. Lorsque vous serez tristes, lorsqu'on vous aura offensés, lorsque vous aurez échoué, lorsqu'une tempête s'élèvera dans votre âme, sortez à l'air frais et restez seul avec le ciel, ainsi votre âme s'apaisera.

— Père Paul Florensky, *Lettres de Solovki* (où il fut exécuté en 1937 — merci à notre lectrice Anne Demonet pour la citation).